

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson : (histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud) : [suite]

Autor(en): **Othon, de Grandson**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 22

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204275>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— « M'entendez vous ? » repart l'abbé.

— « Vous l'entendez ? » insiste l'étranger.

L'abbé comprend qu'il n'y a pas à lutter, et, avec résignation : « Vous l'entendez », dit-il.

Consolation. — Un condamné à mort fait une partie de cartes avec son geôlier.

Le prisonnier, obsédé, on le comprend, par l'idée du sort qui l'attend, demande :

— Dites donc, geôlier, est-ce que c'est aussi terrible que ça de mourir sur l'échafaud ?

— Peuh... peuh ! ... affaire d'habitude.

Faut être solide. — Un grand gaillard comparait en correctionnelle pour mendicité et infirmités simulées.

Le président : Comment pouvez-vous, jeune et vigoureux comme vous l'êtes, faire un métier pareil ?

Le mendiant : Eh ! si je n'étais pas jeune et vigoureux, M. le président, croyez-vous que je pourrais, par tous les temps, passer les journées au coin des rues, mal vêtu et dans une position éreintante pour paraître estropié ?

Dans le tram.

En mai. — Retour de marché. — Ligne de Prilly.

DES paniers partout, sur les plateformes, dans la voiture, sous les banquettes, entre les jambes et sur les genoux des dames; une odeur étrange, inanalysable de denrées diverses, symphonie des légumes et des fromages à la fois, avec dans les notes hautes, l'oignon et le poireau. Quelques gerbes de fleurs odorantes y mêlent leur douce senteur.

Ces dames ont de l'animation; l'excitation du marchandage et des marchés, au milieu des corbeilles, leur ont donné une facilité d'élocution extraordinaire. Elles parlent, sans arrêt, ne s'interrompant que pour adresser à quelque gosse, — il y en a quatre ou cinq dans la voiture, — une remarque plus ou moins sentencieuse.

Les caquets vont grand train. Ces dames commentent la mercuriale du jour, le prix des pommes de terre et des asperges; le beurre est cher et le fromage aussi.

Première dame. Eh bien! voyez-vous, moi je prends le mien sur la Riponne, chez Kæsmann. Je le paie *nonante*, c'est du mi-gras et bien profitable...

Deuxième dame. N'a-t-il pas un magasin en l'Alé ?

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

8

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud.)¹

CHAPITRE VI

UN ENLÈVEMENT

GÉRARD PART POUR ESTAVAYER

IL ne prévoit pas précisément ce qu'il peut avoir à craindre, mais il s'agit du premier intérêt de sa vie, de son honneur...

Malgré le pouvoir que le perfide Vaudois a sur lui-même, il ne peut dissimuler le trouble que cette attente lui fait éprouver, c'est en tremblant qu'il remet cet écrit entre les mains du baron.

« Lisez !... ce billet... est daté du château de Grandson... c'est la dame de Monfaucon qui l'écrit

¹ Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

Première dame. Si fait, mais je me trouve mieux servie à son banc.

Troisième dame. C'est souvent comme ça. Ainsi, moi, pour le lard...

Le conducteur (criant). Chauderon ! Arrêt, mouvement, passage de paniers, descente, brouhaha; ding et ding; départ.

Les commentaires sur le lard se sont perdus dans le bruit du va-et-vient. Maintenant, ces dames parlent primeurs.

Deuxième dame. J'ai trouvé des asperges à soixante la botte. C'est du Midi.

Première dame. Elles sont belles, mais ça ne vaut pas le légume du pays.

Troisième dame. Eh bien, je ne sais pas que vous dire. Ma belle-mère en cultive à Lutry, qui ne viennent guère...

Un gosse. Mamâ... mamâ.

Deuxième dame. Ce n'est pas pour dénigrer nos légumes, mais ceux du Midi ont bien des qualités...

Le même gosse. Mamâ... mamâ.

La maman. Veux-tu te taire, sans ça, gare !

Le gosse. C'est Julie qui...

La maman. Tais-toi...

Le gosse. Hi... hi... hi...

Pendant cet intermède, la conversation de ces dames a dévié. On parle chiffons, rubans, bazars, etc. L'industrie du pays n'y gagne pas.

Deuxième dame. Vous direz tout ce que vous voudrez, mais Panard est trop cher... J'ai payé, chez Petit-Grif, douze francs une blouse... Eh bien, la même, oui, madame, la même, chez Panard, vaut quinze... et pas plus belle, madame, pas plus belle...

Première dame. Je ne vous dis pas; mais, comme dit mon mari, il faut faire gagner les gens du pays. Ce n'est que justice...

Cette conclusion patriotique gêne un peu la cliente de Petit-Grif. Assurément, en son for intérieur, elle partage l'opinion de ce mari protectionniste, mais son âme de ménagère a moins de scrupule; elle pense que de douze à quinze il y a trois; et que trois francs, ma foi, c'est bon à garder.

Le conducteur. Saint-Paul !

Troisième dame (se levant et prenant son panier sous le banc). Voilà ! Au revoir, mesdames, pardon... Merci... Oh ! je peux passer...

La maman. Allons, Jules, Paul... Vite... Pardon, madame... Fais donc attention, Paul, tu vas tomber... Voyons, Jules, passe devant...

Ding, ding... départ.

Le tram s'est peu à peu vidé. Le monsieur qui lit son journal dans un coin respire plus à

à son époux... il vous apprendra ce que je n'ose vous dire.

Gérard voit pâlir le baron, en parcourant le billet. « J'ai cru, poursuit-il, que vous deviez être promptement instruit, et je suis parti sur l'heure. Aussi irrité que vous-même, je vous offre mon bras comme le perfide qui vous outrage... je ne dois plus à Grandson coupable, qu'un châtement. »

Le baron, après avoir lu le fatal écrit, le serre soigneusement dans ses tablettes, sans proférer un seul mot. Mais il est aisé de calculer d'après l'amour paternel, l'orage auquel son âme est en proie. « Monsieur, ajoute le sire d'Estavayer, à Dieu ne plaise que la coulpe de la déloyauté puisse jallir sur l'innocence... Dites que vous acceptez mes services; et cette main pourra vous venger. »

— Jeune homme, répond le père offensé, après quelques instants de silence, ce n'est ni du bruit, ni du sang, qu'il me faut. L'un et l'autre retomberaient sur ma fille; et votre estime suffiroit peut-être pour la venger. Seul instruit des nœuds qui la lient au perfide Othon, si votre foi n'est point engagée, si l'affront qu'elle a reçu ne lui fait rien perdre à vos yeux... ?

Gérard ne donne pas au baron le tems d'achever sa phrase, il est à ses genoux, dans ses bras; et des transports indicibles lui certifient le prix qu'il met à cette offre inespérée. Auroit-il pu se flatter d'un si prompt succès ? Tous deux passent à l'instant chez Catherine, mais le courroux du baron ne lui

l'aise; l'arôme des oignons, des fromages, des fleurs, etc., s'aménueuse peu à peu, les paniers sont moins nombreux, les conversations moins nourries. C'est dommage; ces dames étaient vraiment intéressantes.

LE PÈRE GRISE.

L'habile magicienne. — *L'enfant :* Maman, le magicien que papa et moi avons été voir hier soir a changé un franc en une fleur; n'est-ce pas, papa ?

Le père : Oui, mon garçon, mais je sais quel qu'un, moi, qui est plus habile encore que cela et qui a transformé ce matin une pièce de 20 fr. en un...

L'enfant : Mais qui donc, et en quoi ?

Le père : Ta maman, en un chapeau...

Le bandeau de la justice. — L'avocat venait de terminer son plaidoyer; il avait été pathétique. Il s'agissait du vol d'un paletot. Le défenseur avait démontré avec évidence l'innocence de son client.

Acquittement sur toute la ligne.

A la sortie de l'audience, le prévenu, remis en liberté, s'approche de son sauveur et lui dit, candide :

— Maintenant que c'est fini, je peux le porter, le paletot, n'est-ce pas ?

Tant pis, tant pis ! — Mon pauvre ami, excusez-moi, je ne savais rien. Et depuis quand êtes-vous donc veuf ?

— Depuis la mort de ma chère femme.

Pourquoi on s'appelle ainsi.

Vous vous appelez Alice, Julia, ou Bertha, etc.; vous vous appelez Auguste, Jules ou Paul, etc. Savez-vous pourquoi ? Parce que le jour de votre baptême, vos parents, pour des raisons sur lesquelles ils ne vous ont pas même consulté — et pour cause, — vous ont donné ce nom-là. Et vous voilà enchaîné à ce nom pour toute votre vie. C'est celui par lequel on vous distinguera des autres femmes ou des autres hommes; celui par lequel vous désignerez ceux qui vous aiment et ceux qui vous haïssent; c'est le mot qui, au cours de votre vie, qu'il vous plaise ou non, résonnera le plus souvent à votre oreille. Il sera, par vous, un nom de gloire ou un nom d'ignominie.

Instinctivement, votre oreille tressaillera à l'ouïe de ce petit mot — il est, en général, plu-

permettant pas de recourir à l'art, pour amener la proposition qu'il a à lui faire, elle est rejetée avec une indignation qui tient du ressentiment. On voit que Catherine croiroit compromettre son amant, en s'abaissant à le justifier d'un forfait; et son œil sévère semble reprocher au baron d'avoir pu douter un instant de lui.

Mais si Catherine repousse l'idée d'un forfait, imputé à ce qu'elle aime, l'enlèvement de Clémence est à ses yeux bien plus vraisemblable; et la lecture du billet ne lui permet plus d'en douter. Aussi crédule sur ce point, qu'incrédule sur tout le reste, le désespoir, la honte, l'obéissance, peut-être même le dépit, arrachent une sorte de consentement à l'infortunée; et l'amante offensée de Grandson devient l'épouse d'Estavayer.

CHAPITRE VII

BIEN MAL ACQUIS NE PROFITE PAS

Si les succès de l'astuce pouvoient jamais conduire au bonheur; si la possession d'une femme dont on sait le cœur au pouvoir d'un autre, avoit de quoi satisfaire l'amour; ou, si Catherine ne dédaignoit pas de feindre, Gérard pourroit s'applaudir de son triomphe. Mais la dame d'Estavayer croiroit se manquer à elle-même, elle croiroit outrager son époux si elle affectoit à ses yeux l'oubli d'une impression dont il a connu toute la force,

tôt petit — et, suivant les circonstances, vous accourrez, alerte et souriant, ou vous déroberiez prestement à l'appel. Ce mot est rivé à votre personne comme le boulet au pied d'un forçat.

Un grand érudit a recherché la signification de la plupart des noms de baptême. Ce travail, plus sérieux qu'il ne paraît, exige une connaissance approfondie des langues anciennes.

Parmi les noms de baptême, les uns se rattachent aux langues sémitiques, les autres aux langues grecque, latine, slave, scandinave; enfin, les plus récents, aux langues gothiques.

Les prénoms d'hommes.

Les noms les plus élevés en gloire sont certainement ceux des archanges et des anges : Michel, Raphaël, Gabriel qu'on honore en Phénicie parmi les dieux secondaires, — émanations de la divinité supérieure. Michel est la force suprême; Raphaël, la force et la vertu; Gabriel, la force créatrice.

On a donc tort de donner le nom de Gabrielle aux femmes. C'est un nom essentiellement masculin. Le plus fier nom terrestre est Georges, du grec *Georgios*, dominateur de la terre, qui subjuguait la terre.

Après Georges, marchent, parmi les latins : Victor : vainqueur; Léon : lion; Maximilien : le plus grand; Théophile : ami de Dieu; Théodore : don de Dieu — Théobald, non scandinave, signifie à la fois Dieu et Amour.

André, c'est l'homme, en grec — et Charles (Karl), vieux gothique, c'est le jeune homme, le garçon.

Jacques, d'origine hébraïque, dérivant de Ya-coub (Jacob), veut dire le séducteur, celui qui prend la place d'un autre. Méfiez-vous de Jacques.

Alexandre est un si vieux nom grec qu'on ignore sa signification. Philippe est un sportman. Son nom veut dire : qui aime les chevaux.

Henri est un opulent propriétaire, Heinrich, nom gothique : Riche en bois sacrés.

Toujours parmi les noms Goths, on classe : Albert : Noble race; Raymond : Bouche pure; Edmond : Bouche noble; Edouard : Noble garde; Guillaume : celui qui veut un casque; Bernard : Cœur d'ours; Louis, Klodewig, illustre nom si souvent donné aux rois Francs, dérive du Franc et signifie : Qui se connaît en hommes; François, Francisque, Francis, veulent dire le Franc; Maurice : le fils du Maure; Frédéric est en gothique le même nom que Salomon en hébreu : Riche en paix.

Jules et César sont des noms Volsques, dont

le significatif reste obscur; Gustave scandinave : Celui sur lequel Dieu s'appuie.

Les prénoms de femmes.

Parmi les femmes, agenouillons-nous d'abord devant Marie (Myriam) : pleine de grâce, puis devant Jeanne (Johannah) : favorite de Dieu, Anne, Jeannine sont les mêmes noms, Noémi, sortie aussi de l'hébreu, veut dire : riche en grâces.

Sophie est la sagesse en grec. Marguerite est la perle précieuse. Lucie : la lumière (latin).

Thérèse : Qui sait dompter les bêtes féroces. Brave nom, bien porté par la plus enflammée des saintes, qui domptait ses passions, et la plus courageuse des impératrices.

Alice tire son nom d'une fleur admirable des montagnes alpestres : l'edelweiss, noble blanchet.

Les prénoms et la mode.

Autrefois, sous la monarchie, on se transmettait un nom de père en fils. Rarement, on apportait une diversion à ces habitudes consacrées. Certaines familles avaient deux noms préférés, comme Louis et Charles pour la Maison de France. Les aînés d'Orléans se nomment tous Philippe. Les aînés des Montmorency : Matthieu.

Les comtes de Toulouse s'appelaient Raymond, les comtes de Foix, Gaston. Les aînés des Noailles s'appelaient souvent Helyon. Les Rohan : Louis Les La Tour d'Auvergne : Henri. Les d'Albert de Luynes : Honoré. Les Richelieu : Armand, depuis le grand cardinal.

Sous la République, on vit apparaître les noms grecs et romains, les noms de fleurs, de déesses et de légumes furent particulièrement l'apanage des femmes.

Nous avons tous connu de ces respectables dames, nées aux premiers jours du siècle et portant, avec un soupir, des noms qui raillaient leurs cheveux blancs : Flore, Eglé, Hébé, Euphrosine, Aurore, Cypria, Arthémise et même Terpsichore !

Plus tard, les noms romanesques eurent un succès immense. On s'appela Iseult, Ysabeau, Isaure, Ginevra, Malvina, Inès, Yolande, Bathilde, Hedwige, etc.

La mode, aujourd'hui, favorise les noms paysans. Les bébés, sous leurs vieux points de Venise, leur velours et leurs plumes, s'appellent : Jean, André, Jacques, Eustache, Marcel, Claude, Pierre, François, Antoine.

Les filles : Claudine, Colette, Jeanne, Yvonne, Odette, Arlette, Héliette, Jacqueline, Georgette, Miquette, Nicolette, etc.

posé pour l'apparat qu'exige une noce. Tels sont les motifs que Gérard donne pour partir le premier; mais dans le vrai, son unique but est de former un nuage autour de la vérité, en prévenant ses gens, auxquels il impose un silence profond sur tout ce qui concerne l'enlèvement de Clémence. Cette précaution, cependant, eut été insuffisante pour tranquilliser Gérard, si Guillaume et sa jeune épouse eussent encore habité Grandson, mais il apprend le départ du couple amoureux; et cette nouvelle aussi agréable qu'elle est peu prévue, lui donne une entière sécurité.

Othon, qui avait obtenu de l'évêque de Lausanne le pardon pour son frère Guillaume, le ravisseur de Clémence, se rend à Grandson pour y régler quelques objets moins importants; et c'est là qu'il apprend l'incroyable, l'aterrante nouvelle du mariage de Catherine. Quel coup de foudre!... il voudrait d'abord en douter; cette inconcevable infidélité confond toutes ses idées; et l'inconstance de la fille n'explique pas la *déloyauté* du père. Il est évident que l'ambition n'a point eu de part à cette incons-

* Le château d'Estavayer, ainsi qu'on l'a dit, avait été la résidence de Gérard jusques alors; mais la demeure héréditaire des sires d'Estavayer étoit leur château de Forel, à Moudon. C'est là que, pendant les séances du Pays-de-Vaud dans cette ville, ils en faisoient noblement les honneurs, en donnant à fêtes et festins aux seigneurs du dehors, voirement à messieurs les princes; et pource, avait-on coutume de dire au pays, magnificence des Estavayer ».

Eh bien, chères lectrices et chers lecteurs, entre nous, avez-vous bien le prénom qui répond à votre caractère, à vos aptitudes? Avez-vous bien le prénom qu'il vous faut?

Pourquoi un homme est paresseux.

UN homme est paresseux pour une ou plusieurs des raisons ci-dessous :

Il dort et mange trop.

Il fréquente des gens paresseux.

Il n'a jamais connu le plaisir qu'il y a à faire quelque chose.

Il n'a jamais su la valeur d'une minute.

Son père et sa mère étaient paresseux.

Il n'a pas le sens de la responsabilité.

Il rêve plus au succès qu'il ne cherche à y arriver.

Il n'est pas un combattif.

Il ne sait pas s'atteler à une besogne désagréable pour s'en débarrasser.

Il n'a jamais appris à accueillir avec joie le travail qui lui arrive.

Il n'éprouve pas la satisfaction qu'un homme en bonne santé et moral ressentirait en se sentant apte à surmonter les obstacles.

Il a de l'argent qui lui a été laissé par héritage, ou il espère en recevoir.

Il est toujours à la recherche de plans pour « devenir riche facilement ».

Il ne sait pas par expérience que les personnes occupées jouissent plus de la vie que les personnes inoccupées.

Vaines promesses. — Un gendre se chamaille avec sa belle-mère, qui est souffrante.

— Laissez-moi au moins mourir en repos, vous savez bien que j'en ai à peine pour un mois à vivre, dit celle-ci.

— Oui, oui, on dit ça, et on en a souvent encore pour six semaines.

L'hymen économique. — Un vieux monsieur, veuf de trois femmes, disait à quelqu'un qui parlait de l'inconvénient qu'il y a d'épouser la sœur de sa première femme :

— Je ne suis pas de votre avis. Moi qui ai épousé les trois sœurs, j'ai fait, par ce moyen, une très grande économie.

— Laquelle ?

— L'économie de deux belles-mères.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMI FATIO, successeur.

dans un tems où elle n'avoit nul motif pour la lui dissimuler. Elle sent l'importance des devoirs que le titre d'épouse de Gérard lui impose, elle saura les respecter; qu'il n'espère rien au-delà; c'est tout ce qu'elle a pu promettre. Mais oublier!... oublier Grandson? ah! jamais; et jusqu'à l'indignation que l'époux de Clémence inspire, tout le grave en traits profonds dans son souvenir.

Réveuse, distraite, agitée, Catherine évite avec soin toute espèce de société; si Gérard se hasarde à troubler sa solitude, il en est puni par les pleurs qu'il voit couler. Un jour, cet époux qu'un remords secret agite, est arrêté par des sons qui vont droit au cœur : à la porte de l'appartement où Catherine est enfermée il écoute, c'est elle... ô ciel, c'est Catherine qui chante? Oui, mais la complainte de l'infortunée promet son dernier soupir à Grandson, et Gérard qui maudit l'hymen et l'amour s'éloigne de cette porte fatale.

En liant son sort à celui de la baronne de Belp, le sire d'Estavayer a dû envisager comme inévitable l'éclaircissement qui mettra sa trahison au grand jour; mais il voudrait prolonger une erreur qu'il ne peut éterniser et cherche du moins à intercepter quelque tems encore une lumière si redoutée. Dans cette intention, Gérard trouve des prétextes pour devancer Catherine au Pays-de-Vaud; inhabité depuis la mort de son père, le château qu'il a dans Moudon n'est point en état de le recevoir et rien dans sa demeure habituelle n'est dis-

tance, et l'amour... « L'amour?... Ah! grand dieu, cette Catherine si tendre! Le mépris seul doit l'en venger. Mais Gérard triomphera-t-il sans obstacle, ventera-t-il tranquillement à la volage Catherine l'embuscade du *ravin de Cheires*? Non : ce rival odieux, ce père *déloyal*, cette amante si coupable, ne méritent nuls ménagemens; et plus l'outrage fut sensible, plus la satisfaction doit être éclatante.

C'est dans cette agitation douloureuse que Grandson se prépare à la vengeance : elle ne se fait pas attendre long-tems. Ce jour-là même, Gérard est parti pour aller au-devant de Catherine jusqu'à Avenches : c'est le lendemain que la noce est attendue à Estavayer; et les habitants de cette ville s'occupent à donner un air de fête à la réception des nouveaux époux qui doivent suivre la grand-route jusques à Payerne. Othon, bien résolu à déranger leur cortège, va l'attendre à la Condemine, en disposant au combat sa troupe, qu'il a soin de diviser, et qu'il place de telle manière qu'on ne puisse la découvrir.

Cependant, Gérard, qui croit son rival à Dijon, s'avance en triomphe *devers* Payerne. Les cavaliers qu'il aperçoit, lui paroissent un rassemblement des gentilshommes qui habitent les environs de cette ville, venant au-devant de l'épouse *pour lui faire honneur*; et dans cette pensée il met son cheval au galop pour les joindre.

(A suivre.)